



BLAKE CROUCH
RÉCURSION

Nouveaux
Millénaires

RÉCURSION

Du même auteur
dans la collection Nouveaux Millénaires

Dark Matter

BLAKE CROUCH

RÉCURSION

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Antoine Monvoisin

Nouveaux
Millénaires

Collection Nouveaux Millénaires
dirigée par Thibaud Eliroff

Retrouvez-nous sur Facebook :
www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire

Titre original :
RECURSION

© 2019, Blake Crouch
© 2021, Éditions J'ai lu, pour la traduction

À Jacque

LIVRE UN

*Le temps n'est que genèse du souvenir*¹.

Vladimir NABOKOV

1. *Ada ou l'ardeur*, trad. Gilles Chahine & Jean-Bernard Blandenier, Librairie Arthème Fayard, Paris, 1975. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Barry

2 novembre 2018

Barry Sulton se gare dans la voie réservée aux pompiers devant la tour Poe – un immeuble Art déco que des lampadaires baignent d'une lumière blanche. Il s'extirpe de sa vieille Ford banalisée, traverse le trottoir en trombe et pousse la porte tambour qui mène au hall d'entrée.

Battant le marbre de ses talons, il rejoint le gardien de nuit qui l'attend devant les ascenseurs et qui lui retient une cabine.

« Quel étage ? demande Barry, déjà à l'intérieur.

— Quarante et unième. Après, ce sera à droite, au bout du couloir.

— Les renforts arrivent. Dites-leur bien d'attendre mon feu vert. »

L'ascenseur fuse, désavouant l'âge du bâtiment qui l'abrite, et la pression bouche quelques secondes les oreilles de Barry. Quand les portes s'ouvrent, il bifurque devant l'enseigne d'un cabinet d'avocats. Malgré des ampoules allumées çà et là, l'obscurité règne à ce niveau. Un tapis longe des pièces silencieuses, une salle de conférences, un coin-repas, une bibliothèque, et le couloir révèle finalement un accueil qui donne accès au bureau principal.

Dans la pénombre, tout se brouille de nuances grises : un plan de travail en acajou croulant sous des monceaux de dossiers et de paperasse, une table ronde couverte de

blocs-notes et de tasses répandant l'odeur âcre du café froid, un bar entièrement dédié au whisky Macallan et un aquarium lumineux bourdonnant à l'autre bout, dans lequel s'ébattent un petit requin et plusieurs poissons tropicaux.

En approchant des portes-fenêtres, Barry coupe son téléphone et retire ses chaussures. Main sur la clenche, il ouvre en douceur et se glisse sur la terrasse.

Les gratte-ciel de l'Upper West Side prennent des allures mystiques sous leurs halos de brume. La ville hurle tout près – les klaxons ricochent entre les barres d'immeubles et les sirènes d'ambulances annoncent de lointaines tragédies. Le sommet de la tour culmine une quinzaine de mètres plus haut : couronne de verre, d'acier et de maçonnerie gothique.

La femme se trouve à quelques pas de Barry, près d'une gargouille érodée, dos à lui – ses jambes pendent dans le vide.

Il avance sans bruit. Les dalles mouillées imbibent ses chaussettes. S'il parvient à avancer sans être repéré, il l'éloignera du bord avant qu'elle ne...

« Vous sentez l'eau de Cologne », lâche-t-elle sans se tourner vers lui.

Il s'immobilise.

Elle lui lance un regard par-dessus l'épaule.

« Encore un pas et je saute. »

Difficile à estimer sous cet éclairage, mais elle doit avoir la quarantaine. Elle porte un blazer et une jupe sombres, elle attend là depuis un moment vu ses mèches plaquées par l'humidité.

« Qui êtes-vous ? »

— Barry Sutton, répression du banditisme.

— Ils ont envoyé un type du Banditisme ?

— C'est moi qui ai répondu le premier. Si vous me disiez votre nom ?

— Ann Voss Peters.

— Je peux vous appeler Ann ?

— Bien sûr.

— Voulez-vous que je contacte quelqu'un en particulier ? (Elle secoue la tête.) Je vais me mettre là, comme ça, vous n'aurez plus à vous contorsionner pour me voir. »

Barry s'éloigne d'elle tout en s'approchant du parapet. Un coup d'œil en contrebas lui noue les tripes.

« Allez-y, faites-moi votre laïus, dit-elle.

— Pardon ?

— Vous venez me dissuader de sauter, non ? Alors tâchez d'être convaincant. »

Il a cherché ce qu'il pourrait lui dire dans l'ascenseur, en se remémorant ses exercices de prévention du suicide. Mais dans le feu de l'action, sa confiance s'évapore. Une seule chose est sûre, il se gèle les pieds : « Je sais que tout doit vous paraître sans espoir aujourd'hui, mais demain tout pourrait changer. »

Ann fixe le trottoir cent mètres plus bas, les paumes plantées contre des pierres usées par des décennies de pluies acides. Il suffirait qu'elle bascule. Barry la soupçonne d'en imaginer le mouvement, de se résoudre peu à peu à agir. D'emmagasiner juste assez de volonté.

Elle frissonne.

« Je vous donne ma veste ? essaie-t-il.

— Si vous approchez, vous le regretterez.

— Et pourquoi ça ?

— SFS. »

Barry se retient de fuir à toutes jambes. Il n'a encore jamais rencontré de victimes du syndrome de Faux Souvenirs. Il n'a plus la moindre envie de la toucher, encore moins de respirer le même air qu'elle. Ah, et puis merde. Si elle tente de sauter, il essaiera de la sauver et s'il chope cette saloperie au passage, peu importe. C'est le genre de risques qu'un flic doit prendre.

« Depuis combien de temps ?

— Un mois, environ. Je me suis réveillée dans cette ville un matin, dans un appartement, et pas chez moi à

Middlebury, dans le Vermont. J'avais une horrible migraine et je saignais du nez. Je ne savais plus où j'étais, mais je me suis vite souvenue de... cette nouvelle vie. Ici, je suis célibataire et je travaille dans une banque, j'ai gardé mon nom de jeune fille. Mais je... (Ses émotions la submergent.) Je me rappelle une autre existence dans le Vermont. J'avais un garçon de neuf ans, Sam. J'étais paysagiste, comme mon mari, Joe. Joe Behrman. Je portais son nom, et on était heureux.

— Quel effet ça fait ? hasarde Barry en avançant discrètement.

— Quoi donc ?

— D'imaginer une fausse vie.

— Vous ne comprenez pas... Je ne me rappelle pas seulement le mariage. Je me souviens aussi des disputes au sujet du gâteau, du moindre détail de notre maison. Notre fils. Chaque minute de sa naissance. Son rire. Le grain de beauté à sa joue. Son premier jour d'école, quand il refusait de me lâcher la main. Mais si j'essaie de revoir son visage, il est en noir et blanc. Ses yeux n'ont plus aucune couleur. Je me répète qu'ils étaient bleus, mais je ne les vois pas.

« Tous mes souvenirs de cette vie sont gris, comme dans un film noir. Ils me paraissent réels, mais ce ne sont rien d'autre que des fantômes, des ombres... (Elle éclate en sanglots.) Les gens s'imaginent que le SFS se résume à de faux souvenirs des grands événements de la vie, mais ce sont les petits détails qui font le plus mal. Je ne me rappelle pas seulement avoir eu un mari. Je sens encore son haleine quand il se tournait vers moi au réveil. Il se levait toujours avant moi pour se brosser les dents, puis revenait se blottir sous les draps avec une idée derrière la tête. Ces choses me tuent, ces brouilles qui me prouvent que tout est vrai.

— Et que faites-vous de ce que vous avez ici ? Ça ne vaut rien ?

— Certains préfèrent peut-être leur nouvelle vie à la fausse, mais pas moi. J'ai essayé de m'y faire pendant quatre

longues semaines. Je n'arrive plus à faire semblant. (Ses larmes font couler son eye-liner.) Mon fils n'a jamais existé. Vous comprenez ? C'est une pure invention de mon esprit, une magnifique invention. »

Barry risque un autre pas, mais cette fois elle s'en aperçoit.

« Stop.

— Vous n'êtes pas seule.

— Pas seule, vous vous foutez de moi ?

— Je ne vous connais que depuis quelques minutes, mais je ne me remettrais pas de vous voir sauter. Alors, pensez à toutes les personnes qui tiennent à vous. Pensez à ce qu'elles ressentiront.

— Je suis allée trouver Joe.

— Qui ça ?

— Mon mari. Il vit dans une grande maison à Long Island. Il a prétendu ne pas me connaître, mais je sais que c'est faux. Il a une autre vie. Il est marié... Je ne sais pas à qui. Il ne m'a pas dit s'il avait des enfants. Il s'est comporté comme si *moi*, j'étais folle.

— Je suis désolé, Ann.

— Ça fait trop mal.

— Vous savez, j'étais à votre place il n'y a pas si longtemps. Moi aussi, j'ai voulu en finir. Mais je me tiens devant vous aujourd'hui et je sais que j'ai fait le bon choix. J'ai trouvé la force de me battre. Votre histoire ne se résume pas à ces idées noires. C'est tout au plus un chapitre.

— Que vous est-il arrivé ?

— J'ai perdu ma fille. La vie n'a pas non plus été tendre avec moi. »

Ann scrute l'horizon incandescent :

« Il vous reste des photos d'elle ? Il vous arrive d'en parler avec d'autres ?

— Oui.

— Alors, au moins, vous savez qu'elle a existé. »

Il hoche la tête.

« Vous comprenez ? Mon fils, lui, a été... effacé de la réalité. »

Il n'y a rien à répondre.

Ann baisse les yeux vers le bitume. Elle fait glisser une de ses chaussures.

La regarde tomber.

Avant de précipiter la deuxième à son tour dans le vide.

« Ann, je vous en prie.

— Dans mon ancienne vie, la fausse... La première femme de Joe s'est jetée de cet immeuble, de ce parapet précisément. Franny. Ça fait quinze ans. Elle souffrait de dépression. Je sais qu'il se le reprochait. En sortant de chez lui à Long Island, je lui ai dit que j'allais sauter du toit de cette tour, comme elle. Ça doit vous paraître idiot et vain, mais je me disais qu'il viendrait me sauver. Puisqu'il n'avait pas su le faire pour Franny. J'ai d'abord cru que c'était lui quand vous êtes arrivé, mais il ne met jamais d'eau de Cologne. (Tristement, elle sourit avant d'ajouter :) Je meurs de soif. »

À travers les portes-fenêtres, Barry jette un coup d'œil dans le bureau et découvre deux agents plantés à côté de la réception. Il lève de nouveau les yeux vers Ann :

« Vous ne voulez pas descendre ? On pourrait rentrer tous les deux et vous trouver un verre d'eau.

— Vous voudriez bien me l'apporter ici ?

— Non, je ne vous laisse pas seule. »

Les mains d'Ann tremblent. Barry lit la détermination dans son regard.

Elle le fixe.

« Rien de tout ça n'est votre faute. Il n'y avait qu'une issue possible.

— Ann, non... »

Avec une grâce désinvolte, elle se laisse tomber dans le vide.

Helena

22 octobre 2007

A 6 heures du matin, Helena est frappée par une sensation intense d'avoir déjà vécu ce moment précis, d'avoir déjà vainement tenté de se réveiller sous cette douche chaude qui la débarrasse de tout ce savon. Toujours pareil. Ces impressions de déjà-vu la tiraillent depuis des années. D'ailleurs, ce débarbouillage n'a rien d'exceptionnel. Elle n'a qu'une chose en tête, la proposition envoyée à Moutainside Capital. Ça fait une semaine. Elle aurait dû avoir de leurs nouvelles. Le rendez-vous serait déjà pris, s'ils étaient intéressés.

Elle allume la cafetière et prépare son petit-déjeuner habituel : des haricots noirs et trois œufs au plat nappés de ketchup. Elle s'installe à table, près de la fenêtre, et mange en observant le jour éclairer peu à peu la banlieue de San José.

Voilà plus d'un mois qu'elle n'a plus fait de lessive, et les vêtements sales tapissent sa chambre. Elle fouille les différents tas jusqu'à dégoter enfin un tee-shirt et un jean dans lesquels elle n'aura pas honte de s'afficher.

Le téléphone sonne pendant qu'elle se brosse les dents. Elle crache, se rince la bouche et décroche à la quatrième sonnerie.

« Comment va ma fille adorée ? »

Entendre la voix de son père lui redonne toujours le sourire.

« Salut, papa.

— J'avais peur de te louper. Tu sais que je ne veux pas t'embêter au labo.

— T'inquiète pas. Quoi de neuf ?

— Je pensais à toi, c'est tout. Tu as eu des nouvelles de ta proposition ?

— Rien pour l'instant.

— J'ai un bon pressentiment, tu verras.

— Pas sûr, vu la compétition. Cette ville ne manque pas de types intelligents en quête d'argent.

— Oh, mais personne n'arrive à la cheville de ma fille. »

Elle ne supporte plus ces remarques enthousiastes. Encore moins depuis que l'ombre de l'échec plane à l'horizon et qu'elle ne sait plus quoi faire, à part rester plantée dans cette petite chambre crasseuse aux murs blancs et vides où elle n'a plus invité personne depuis plus d'un an.

« Il fait beau chez vous ? lance-t-elle pour changer de sujet.

— Il a neigé cette nuit. Première fois de la saison.

— Beaucoup ?

— Non, trois centimètres, pas plus. Mais tout est blanc. »

Elle les voit encore : les Rocheuses, les montagnes de son enfance.

« Comment va maman ? »

Il marque une pause.

« Ta mère va bien.

— Papa.

— Quoi ?

— Comment va maman ? »

Elle l'entend soupirer doucement :

« On a connu des jours meilleurs.

— Elle n'a rien ?

— Non. Elle est en haut, elle dort.

— Il s'est passé quoi ?

— Rien de grave.

— Alors dis-moi.

— Tu te rappelles nos parties de gin-rami tous les soirs après dîner. Hier, elle, euh... Elle avait oublié les règles. Elle fixait ses cartes, le visage plein de larmes. Trente ans qu'on joue à... »

Elle l'entend poser la main contre le combiné.

Il pleure – à des milliers de kilomètres.

« Papa, je vais rentrer à la maison.

— Non, Helena.

— Mais je pourrais vous aider.

— On a tout ce qu'il nous faut ici. On a rendez-vous chez le médecin cet après-midi. Si tu veux aider ta mère, trouve le financement et construis-lui ton fauteuil. »

Elle ne veut pas lui avouer, mais ce projet ne sera pas opérationnel avant des années. Des milliers d'années, même. C'est un rêve, un mirage.

Elle ne voulait pas pleurer.

« Je fais tout ça pour elle.

— Je sais, mon ange. »

Ils restent tous deux silencieux un instant, chacun tâchant de cacher ses larmes à l'autre, sans succès. Rien ne ferait plus plaisir à Helena que d'annoncer une bonne nouvelle à son père, mais elle refuse de lui mentir.

« Je t'appelle en rentrant, conclut-elle.

— D'accord.

— Tu veux bien dire à maman que je l'aime.

— Je le ferai, mais elle le sait déjà. »

Quatre heures plus tard, dans un coin du département de neurosciences de Palo Alto, Helena étudie l'IRM fonctionnelle d'une souris se remémorant une frayeur – quelques neurones rayonnant dans un entrelacs de synapses –, quand un inconnu pénètre dans son bureau. Elle lâche des yeux son écran d'ordinateur et détaille un homme au sourire aveuglant, vêtu d'un pantalon clair et d'un tee-shirt blanc.

« Helena Smith ?

— Oui ?

— Jee-woon Chercover. Vous auriez une minute à me consacrer ?

— Le laboratoire est gardé. Vous ne devriez pas pouvoir débarquer comme ça.

— Toutes mes excuses pour cette intrusion, mais ce que je viens vous dire vous intéressera. »

Elle pourrait le sommer de partir ou appeler la sécurité. Mais il ne paraît pas menaçant.

« Allez-y », cède-t-elle avant de s'aviser que cet indésirable ne rate rien de la vision d'horreur qu'offre son placard : ni fenêtre ni espace libre, rien que des murs de parpaings, des cartons pleins de thèses et d'articles cernant un plan de travail qui rendrait une taupe claustrophobe. « Désolée pour le bazar. Laissez-moi vous trouver un siège.

— Je m'en occupe. »

Jee-woon tire une chaise pliante et s'installe de l'autre côté du bureau. Il observe les IRM de souris et de patients atteints d'Alzheimer ou de sénilité collées partout.

« Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? reprend Helena.

— Mon employeur s'intéresse de près aux recherches que vous avez publiées dans *Neuron*.

— Et je peux connaître le nom de cet employeur ?

— Eh bien, tout dépend.

— De ?

— De la tournure que prendra cette conversation.

— Pourquoi discuter, si je ne peux même pas savoir à qui j'ai affaire ?

— Parce que les fonds que vous alloue Stanford s'épuiseront dans six semaines. (Helena hausse un sourcil.) On me paie cher pour bien connaître les gens que mon patron trouve intéressants.

— Ce que vous venez de dire est vraiment glauque, vous le savez, pas vrai ? »

Jee-woon fouille dans sa sacoche en cuir et extirpe un document d'un classeur bleu.

La fameuse proposition.

« Ah, mais vous travaillez chez Moutainside Capital ?

— Pas du tout. D'ailleurs, ils ne vous financeront pas.

— Alors d'où sortez-vous ça ?

— Aucune importance. Personne ne vous donnera l'argent.

— Qu'est-ce que vous en savez ?

— De tout ce projet ? (Il abandonne la feuille au milieu des dossiers qui encombrant déjà le bureau.) Je sais qu'il manque d'ambition. Il s'agit des mêmes expériences que vous menez à Stanford depuis trois ans. Aucune envergure. Vous avez trente-huit ans, autant dire que dans le milieu universitaire vous êtes grabataire. Vous vous réveillerez bientôt et comprendrez que le meilleur est derrière vous, que vous avez gâché...

— Vous feriez mieux de partir.

— Je ne voulais pas vous contrarier. Mais si je peux me permettre, osez exiger ce que vous désirez réellement. »

Elle se dit que ce type se fout d'elle, sans comprendre pourquoi. Elle devrait couper court à cette discussion, mais la curiosité prend le dessus :

« Et pourquoi je n'ose pas à votre avis ?

— Parce que vos recherches coûteraient une fortune. Plus question de millions, mais de dizaines de milliards. Peut-être même de centaines. Il vous faut une armada de programmeurs pour développer l'algorithme qui cataloguera et projettera tous ces souvenirs complexes. Sans parler de l'infrastructure nécessaire aux premiers tests sur l'homme. »

Elle ne le quitte plus des yeux.

« Je ne mentionne pas cette étape dans ma proposition, dit-elle.

— Et si je la rendais possible ? Plus aucune limite de fonds. Vous seriez intéressée ? »

Son cœur s'emballa.

Tout commence aujourd'hui ?

Elle visualise le fauteuil au coût astronomique qu'elle veut concevoir depuis que sa mère oublie peu à peu sa vie. Étrangement, elle ne l'imagine jamais terminé, mais toujours sous la forme des croquis qui accompagneront un jour son dépôt de brevet – son titre : « Plate-forme d'immersion et de projection de mémoire épisodique ».

« Helena ?

— Si j'accepte, vous me donnerez le nom de votre patron ?

— Oui.

— Alors, c'est d'accord. »

Il tient parole. La mâchoire d'Helena se décroche.

Jee-woon tire un nouveau document de sa sacoche et le lui tend par-dessus une pile de cartons.

« C'est quoi ? demande-t-elle.

— Un contrat de travail, doublé d'une clause de confidentialité. Non négociable. Je pense que notre généreuse compensation financière vous conviendra. »

Barry

4 novembre 2018

Le bistrot occupe un coin pittoresque des rives de l'Hudson, à l'ombre des terre-pleins de la Douzième Avenue. Barry y arrive cinq minutes en avance, mais Julia est déjà installée sous un parasol. Ils échangent une étreinte brève et fébrile, de peur de se briser l'un l'autre.

« Ça fait du bien de te voir, fait Barry.

— Heureuse que tu aies accepté de venir. »

Ils s'asseyaient. Un serveur vient noter leur commande.

« Comment va Anthony ? lance-t-il.

— Bien. Il doit redessiner l'entrée de l'immeuble Lewis et il n'a plus un instant à lui. Et toi, le travail ? »

Il n'évoque pas le suicide qu'il n'a pas su empêcher l'avant-veille. À la place, il lui confie des banalités jusqu'à l'arrivée des cafés.

Comme tous les dimanches, les amateurs de brunch sont de sortie. Les autres tables projettent des geysers de convivialité et de rires, mais eux sirotent leurs boissons en silence et profitent de l'ombre.

Sans rien à se raconter, ou peut-être trop à se dire.

Barry balaie d'une main délicate un papillon qui vole près de son visage.

La nuit, il imagine souvent de longues conversations avec Julia. Des conversations au cours desquelles il lui révèle ce qui noircit son âme depuis des années – la douleur,

la colère, l'amour –, et elle lui rend la pareille. Ce grand déballage leur permet de se comprendre mutuellement.

Mais dans la réalité, ce n'est jamais le bon moment. Il lui manque toujours le courage d'ouvrir son cœur – un cœur serré et muré, blotti au creux d'une chair meurtrie. La gêne qui accompagne leurs rencontres ne le dérange plus comme autrefois. Il sait désormais qu'on ne peut pas vivre sans affronter ses échecs. Parfois les gens qu'on aime en font partie.

« Je me demande ce qu'elle deviendrait aujourd'hui, dit Julia.

— Elle aurait plutôt intérêt à être là, avec nous.

— Je veux parler de travail.

— Ah... Elle serait avocate, évidemment. »

Julia rit – la plus douce musique aux oreilles de Barry –, et il ne se rappelle plus la dernière fois que c'est arrivé. L'instant est à la fois merveilleux et consternant. Une fenêtre secrète qui lui montre qu'il ne la connaît plus.

« Elle tenait sans cesse à avoir le dernier mot, se souvient Julia. Et elle y arrivait toujours.

— Oui, elle nous menait à la baguette.

— Toi, c'est certain.

— Moi ? fait-il d'un air scandalisé.

— Elle avait repéré le maillon faible avant même de fêter ses cinq ans.

— Tu te rappelles sa marche arrière devant la maison, on avait cédé...

— C'est toi qui avais cédé.

— Oui, je lui avais laissé le volant, et elle avait embouti la porte du garage.

— Elle était folle de colère, s'esclaffe Julia.

— Surtout embarrassée. » Un bref instant, il visualise la scène. Ou une partie de la scène. Meghan dans leur vieille Toyota qui vient d'enfoncer la porte, les joues rouges et couvertes de larmes, les phalanges crispées sur le volant. « Elle était intelligente et opiniâtre. Elle

aurait eu une vie intéressante, ça ne fait aucun doute. » Il termine son café et attrape la cafetière à piston pour se resservir.

« Ça fait du bien de parler d'elle, avoue Julia.

— Oui, ça fait du bien d'enfin en être capable. »

Le serveur leur demande s'ils veulent manger, et le papillon se pose près de la serviette encore pliée de Barry. Il étire ses ailes, les lisse. Barry voudrait balayer l'idée qu'il s'agit de Meghan, qu'elle a choisi ce jour en particulier pour venir le hanter. C'est absurde, bien sûr, mais il n'arrive pas à s'en défaire. Comme la fois où un rouge-gorge l'avait accompagné sur huit pâtés de maisons au nord de Houston Street. Ou comme au cours de cette balade avec son chien à Fort Washington Park, quand une coccinelle n'arrêtait pas de se poser sur son poignet.

Alors qu'on leur sert leur repas, Barry imagine Meghan atablée avec eux. Débarrassée des affres de l'adolescence, elle aurait toute sa vie devant elle. Il peine à se rappeler son visage – malgré toute sa volonté –, uniquement ses mains qu'elle remuait sans cesse en parlant, comme sa mère quand elle est sûre d'elle ou enthousiaste.

Il n'a pas faim, mais il se force à manger. Julia, qui a visiblement un truc à lui dire, malmène pour l'instant les restes de sa *frittata*. Il boit une gorgée d'eau, croque dans son sandwich et observe le fleuve au loin.

L'Hudson tient sa source d'une mare dans les Adirondacks : le lac Tear of the Clouds¹. Ils s'y étaient rendus un été, alors que Meghan n'avait que huit ou neuf ans. Ils avaient campé sous les épicéas, regardé les étoiles filer et tenté d'accepter que ce minuscule plan d'eau soit la source de l'Hudson. Ce souvenir l'obsède presque.

« Tu as l'air pensif, remarque Julia.

— Je me remémorais notre nuit au lac Tear of the Clouds. Tu t'en souviens ?

1. Littéralement : Larme des Nuages.

— Évidemment. Il a fallu deux heures pour monter la tente sous ce déluge.

— Je me rappelle un ciel dégagé. »

Elle secoue la tête : « Non, on a grelotté sous la tente toute la nuit, sans pouvoir dormir.

— Tu es sûre ?

— Oui. C'est à cause de ce voyage que je refuse d'aller camper depuis.

— C'est vrai.

— Comment tu as fait pour oublier ?

— Je ne sais pas. » À vrai dire, il oublie souvent. Il ressasse sans cesse le passé, plonge dans ses souvenirs sans prêter la moindre attention au présent – et il les modifie de manière à les rendre plus beaux, parfaits. La nostalgie est un analgésique aussi puissant que l'alcool. Il avoue finalement : « Peut-être que regarder les étoiles filantes avec ma fille faisait un meilleur souvenir. »

Elle jette sa serviette dans son assiette et s'adosse contre sa chaise. « Je suis passée près de notre vieille maison récemment. C'est incroyable ce qu'elle a changé. Ça t'arrive d'y retourner ?

— De temps à autre. »

À la vérité, il passe devant chaque fois qu'une affaire le conduit du côté de Jersey City. Une saisie la leur a arrachée un an après la mort de Meghan, et tout a beaucoup changé depuis. De grands arbres ont poussé et verdi. Un étage surplombe le garage, et une jeune famille les a remplacés. Des pierres décorent toute une façade percée de nouvelles fenêtres. Des travaux ont élargi et repavé l'allée. La balançoire accrochée à une branche de chêne a disparu depuis des années, mais les initiales que Meghan et Barry ont gravées à la base du tronc y sont toujours. Il a posé la main à cet endroit l'été dernier – à 2 heures du matin, après une virée avec Gwen et les collègues du Banditisme, il avait eu la brillante idée de prendre un taxi jusqu'à Jersey City. Un flic du coin avait vite débarqué, en réponse à un

appel des nouveaux résidents mentionnant un rôdeur dans leur jardin. Malgré son état d'ébriété avancé, Barry n'avait pas été arrêté. Le flic connaissait son histoire, savait tout ce qui lui était arrivé. Il avait appelé un autre taxi et guidé Barry jusqu'à la banquette arrière. Il lui avait même payé le trajet jusqu'à Manhattan avant de le laisser partir.

Le fleuve souffle vers lui une brise vivifiante, tandis que le soleil lui chauffe les épaules – un contraste agréable. Des bateaux à touristes vont et viennent. Le vacarme des bouchons sur la Douzième Avenue ne s'interrompt jamais. Les traînées d'un millier d'avions balafrent le ciel. L'automne se termine, c'est une des dernières belles journées de l'année.

Il se dit que l'hiver ne tardera plus, qu'une année s'est encore envolée et qu'il devra en remettre une autre sur le métier. Le temps s'écoule de plus en plus vite. La vie ne ressemble pas à ce qu'il imaginait plus jeune, quand il croyait encore pouvoir tout contrôler. En fait, il ne contrôle rien. Il subit.

L'addition arrive et Julia veut la régler, mais Barry plaque sa carte bleue contre le ticket.

« Merci, Barry.

— Merci pour ce rendez-vous.

— Il ne faudra pas attendre un an avant de se revoir. (Elle lève son verre d'eau glacée.) À l'anniversaire de Meghan.

— Oui, à son anniversaire. » Il sent un nuage de chagrin lui envahir la poitrine, mais il respire profondément et reprend la conversation d'une voix presque normale : « Vingt-six ans. »

Après le brunch, il marche jusqu'à Central Park. Son appartement silencieux lui paraît trop menaçant à cette date ; les cinq derniers anniversaires de Meghan ne l'ont pas ménagé.

Voir Julia le bouleverse chaque fois. Longtemps après leur divorce, il a cru qu'elle lui manquait. Il pensait ne

jamais tourner la page. Il rêvait sans cesse d'elle, et son absence au réveil le blessait. Ces rêves – moitié souvenirs, moitié fiction – le torturaient en lui montrant la Julia d'autrefois. Son sourire. Son rire sans appréhension. Sa légèreté. Toutes les nuits, il retrouvait l'élue de son cœur, et elle hantait son esprit toute la matinée qui suivait. L'ampleur de la perte le toisait, jusqu'à ce que cette gueule de bois émotionnelle relâche son étreinte, que cette brume se dissipe lentement. Il avait croisé Julia après un de ces rêves – une rencontre fortuite à une fête organisée par un vieil ami commun. À sa grande surprise, il n'avait rien ressenti en bavardant maladroitement avec elle sous la véranda. La présence de la véritable Julia avait balayé cette illusion de manque ; il ne voulait plus d'elle. Cette révélation l'avait libéré et dévasté tout à la fois. Libéré, parce qu'il avait enfin compris qu'il n'était plus amoureux de cette Julia, qu'il aimait la personne qu'elle était autrefois. Dévasté, parce que la femme qui hantait ses rêves avait bel et bien disparu. Aussi inatteignable qu'une morte.

Les arbres du parc prennent leurs dernières teintes automnales après les gelées intenses des nuits précédentes. Les feuilles brûlées par le givre brillent d'un éclat de fin de saison.

Il se trouve une place près du lac, retire ses chaussures et ses chaussettes, avant de s'adosser à un tronc idéalement incliné. Il sort son téléphone et y reprend la lecture d'une biographie qu'il tente de terminer depuis un an, sans arriver à fixer son attention.

Ann Voss Peters le hante. Sa façon de sauter sans un bruit, le corps rigide et vertical. La chute n'a duré que cinq secondes, et il n'a pas pu détourner le regard quand elle a percuté la Lincoln garée en bas.

Quand il ne rejoue pas leur conversation, il combat la peur. Il ausculte ses souvenirs. En teste la véracité. S'interroge...

Comment savoir si un élément a changé ? Qu'est-ce que j'éprouverais ?

Des feuilles rouge et orange tombent lentement entre les rayons du soleil, s'accumulant tout autour de lui dans une pénombre piquée de lumière. De son abri sous les arbres, il observe les passants arpenter les allées et flâner autour du lac. La plupart se déplacent en groupe, mais certains restent seuls, comme lui.

Son téléphone lui affiche un message de Gwendoline Archer, son amie qui dirige l'équipe Hercules, une unité d'intervention spécialisée dans la lutte contre le terrorisme et affiliée aux services d'urgence de la police new-yorkaise.

J'ai pensé à toi aujourd'hui. Tu vas bien ?

Il lui répond :

Oui. Je sors d'un déjeuner avec Julia.

Ça a donné quoi ?

Ça m'a fait du bien. Et du mal. Tu fais quoi ?

On vient de rentrer de virée.

Je bois un verre au bar, chez Isaac.

Tu as besoin de compagnie ?

Putain, oui. J'arrive.

Il faut quarante minutes à pied pour rejoindre ce bar de Hell's Kitchen proche de l'appartement de Gwen, et dont le seul mérite apparent est d'être ouvert depuis quarante-cinq ans. Des barmen irritables y servent à la pression des bières ordinaires et des whiskys qui valent moins de trente dollars la bouteille à la supérette du coin. Les toilettes immondes cachent des distributeurs de capotes toujours fournis. Le

juke-box ne joue que du rock des années 1970 ou 1980 et si personne n'y touche, la salle se passe de musique.

Assise en bout de bar, en cycliste et maillot délavé du marathon de Brooklyn, Gwen rejette de l'index les prétendants que lui propose un site de rencontres.

« Je croyais que tu avais abandonné ces histoires, fait Barry.

— Un temps. J'avais même renoncé aux représentants de ton sexe de manière générale, mais mon thérapeute me les brise pour que je réessaie. »

Elle glisse de son tabouret et lui donne l'accolade – l'odeur de sueur de sa dernière virée à moto ajoute des notes de caramel salé aux parfums de son gel douche et de son déodorant.

« Merci de te faire du souci pour moi, dit-il.

— Tu ne dois pas rester seul aujourd'hui. »

La trentaine bien tassée, Gwen a quinze ans de moins que Barry et toise toutes ses amies de son mètre quatre-vingt-dix. Malgré ses cheveux blonds et ses traits scandinaves, elle ne lui paraît pas belle à proprement parler, mais plutôt noble. Une expression sévère et bien involontaire lui assombrit souvent le visage. Barry appelle ça un syndrome de monarchie faciale.

Ils s'étaient liés d'amitié des années plus tôt, au cours d'un hold-up qui avait viré en prise d'otages. Le Noël suivant, ils étaient tombés dans les bras l'un de l'autre lors d'une soirée beaucoup trop arrosée et pourtant organisée par la police de New York – un souvenir particulièrement embarrassant pour Barry. Il s'était réveillé chez elle à 3 heures du matin, dans une chambre qui tourbillonnait. Il avait tenté de partir en douce – une grande erreur dans son état de semi-conscience – et avait vomi à côté du lit. Gwen s'était réveillée à son tour et l'avait trouvé en train de tout essuyer : « Je nettoierai ta gerbe demain, dégage ! » Il ne se rappelle rien de leurs ébats – ni même s'ils ont eu

lieu – et espère simplement que Gwen jouit d'une mémoire tout aussi déficiente que la sienne.

Aucun d'entre eux ne mentionne jamais cet épisode.

Un barman prend la commande de Barry et sert à Gwen une nouvelle tournée de Wild Turkey. Ils trinquent et plaisantent ensemble jusqu'à ce que Barry voie le décor danser autour de lui. « On m'a dit que tu avais assisté à un suicide vendredi soir, dit Gwen, une de ces histoires de faux souvenirs.

— Ouais. »

Il lui raconte tout en détail.

« Tu dois être mort de trouille là, non ? dit-elle.

— Pour tout t'avouer, j'ai passé la journée d'hier à éplucher tous les articles en ligne mentionnant le syndrome.

— Tu as trouvé quoi ?

— Un rapport du CDC vieux de huit mois qui relevait soixante-quatre cas similaires dans le nord-est des États-Unis. Les patients y décrivent tous de puissants faux souvenirs. Je ne parle pas d'épisodes isolés, mais de vies entières complètement inventées, qui concurrencent d'importants passages de leur histoire. Il est question de mois ou d'années. Parfois même de décennies.

— Et ils oublient leur vraie vie ?

— Non, deux versions différentes coexistent dans leur esprit. Une vraie, une fausse. Dans certains cas, les patients affirment que leurs souvenirs et leur conscience ont transité d'une réalité à une autre. D'autres mentionnent simplement l'irruption de visions, de faux souvenirs d'un passé jamais vécu.

— On connaît la cause ?

— Non, personne ne sait. Les patients ne présentent aucune anomalie physiologique ni neurologique. Il n'y a qu'un symptôme, les faux souvenirs. Par contre, dix pour cent de ces malades finissent par se tuer.

— Mon Dieu.

— Ce n'est qu'une estimation, la réalité est sans doute pire. Bien pire. Ce chiffre ne comptabilise que les cas recensés.

— C'est vrai que le taux de suicide crève le plafond cette année dans toute la ville. »

Barry attire l'attention du barman, lui réclame d'un geste une autre tournée.

« On sait si c'est contagieux ? demande Gwen.

— Je n'ai trouvé aucune réponse convaincante. Les chercheurs n'ont décelé aucun agent pathogène et balaient la possibilité d'une propagation par le sang ou par l'air. Un article publié dans le *New England Journal of Medicine* avance que le syndrome se répandrait à travers le réseau social des patients.

— Genre Facebook ? Comment c'est...

— Non, je veux dire que le malade contamine toujours son entourage. Ses parents partageront par exemple certains faux souvenirs dans une version moins détaillée. Ou ses frères, ses sœurs, ses amis proches seront touchés. Il y a même un type qui s'est réveillé avec en tête une vie entièrement différente : nouvelle femme, nouvelle maison, nouveaux enfants et nouveau job. Il a listé les invités de ce mariage imaginaire – celui qui n'était a priori qu'un souvenir. Il a retrouvé treize de ces invités et tous se rappelaient ce mariage fictif. Tu as déjà entendu parler de l'effet Mandela ?

— Ça ne me dit rien. »

On leur sert leurs verres. Barry avale un shot d'Old Grand-Dad qu'il dilue avec une pinte de Coors pendant que la lumière du soir s'estompe à travers les vitres.

« Des milliers de personnes jurent que Nelson Mandela serait mort en prison dans les années 1980. Alors qu'il a vécu jusqu'en 2013.

— Ah oui, c'est comme cette histoire avec la *Famille Berenstain*.

— Je ne connais pas.

— Tu es trop vieux.

— Je t'emmerde.

— C'est une série de livres pour enfants que je lisais gamine et que beaucoup de gens épellent Berenst-E-in sans vouloir en démordre, alors que c'est Berenst-A-in.

— Étrange.

— Effrayant, tu veux dire. Dans ma tête, je lis encore Berenstein. » Gwen ne fait qu'une gorgée de son whisky.

« Pour en finir avec le sujet, ça n'a peut-être rien à voir avec le syndrome, mais les crises intenses de déjà-vu se multiplient dans tous les coins de la ville.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Tu sais, c'est cette impression de revivre des pans entiers de ta vie, qui devient parfois complètement incapacitante.

— Ah oui, ça m'arrive parfois.

— À moi aussi.

— Ta suicidée t'a affirmé que la première femme de son ex s'était jetée de cette même tour Poe, c'est ça ?

— Oui, pourquoi ?

— Je ne sais pas. Ça paraît... improbable. »

Barry la fixe. Le bar se remplit de monde et de bruit.

« Où veux-tu en venir ? demande-t-il.

— Peut-être qu'elle n'avait pas chopé ce syndrome de Faux Souvenirs. Peut-être que cette idiote était juste folle. Tu ne devrais pas t'en faire. »

Trois heures plus tard, il prend une cuite dans un autre bar – paradis lambrissé de l'amateur de houblon, avec des têtes de buffles et de cerfs clouées aux murs, avec aussi un million de tireuses à bière bien calées au fond d'étagères éclairées.

Gwen voudrait lui payer un repas, mais vu la démarche titubante de Barry, l'hôtesse refuse de leur attribuer une table. Dehors, la ville paraît avoir largué les amarres, et il s'efforce d'arrêter la rotation des gratte-ciel, soutenu par Gwen qui lui agrippe le bras et qui le guide le long de la rue.

Il remarque soudain qu'ils piétinent devant un carrefour inconnu et que Gwen rassure un flic. Elle montre son insigne et explique qu'elle voudrait ramener Barry chez lui, mais qu'il risque de vomir s'il monte dans un taxi.

Ils reprennent vite leur périple en trébuchant. Times Square et son éclat futuriste tourbillonnent autour d'eux comme une mauvaise fête foraine. Il note l'heure, 23 h 22, et se demande dans quel trou noir les six dernières heures ont bien pu disparaître.

« Jveuxpasrentrerchezmoi », gueule-t-il dans le vide.

Finalement, il se retrouve nez à nez avec un réveil numérique qui affiche 4 h 15. Il jurerait que son crâne a cassé pendant la nuit et qu'un morceau de cuir sec a remplacé sa langue. Il n'est pas chez lui. Il gît sur un canapé, dans le salon de Gwen.

Il tente de rafistoler ses souvenirs de la soirée, mais toutes les pièces du puzzle ont brûlé. Il se rappelle Julia et le parc. La première heure avec Gwen, dans le premier bar. Mais la suite est embrouillée et teintée de regrets.

Son cœur cogne à ses oreilles. Sa cervelle trotte.

Il connaît bien la solitude de cet instant au bout de la nuit, quand la ville dort sans vous et que toutes les erreurs de votre vie vous grouillent dans le cerveau avec un zèle infernal.

Il rumine la mort de son père – Barry était encore même – et l'éternelle question : *Savait-il au moins que je l'aimais ?*

Et puis Meghan. Toujours Meghan.

Petite, elle était persuadée qu'un monstre vivait dans le coffre à jouets au pied de son lit. Elle n'y pensait jamais la journée, mais une fois la nuit tombée, pelotonnée sous la couette, elle l'appelait à l'aide. Bien sûr, il se précipitait dans sa chambre et s'agenouillait près d'elle pour lui murmurer que la nuit rend tout plus effrayant, mais que ce n'est qu'une illusion. Un mauvais tour que nous joue l'obscurité.

Aujourd'hui, des décennies plus tard et très loin de l'avenir qu'il imaginait alors pour sa famille, il s'étonne d'utiliser pour lui-même les arguments qui lui permettaient de rassurer sa fille des années plus tôt.

Tout ira mieux au lever du soleil.

L'espoir renaitra avec les premiers rayons.

Ta détresse n'est qu'une illusion, un tour que te joue l'obscurité.

Il ferme les yeux et se reconforte en se remémorant ce voyage au lac Tear of the Clouds. Cette nuit parfaite.

Ce soir-là, les étoiles brillaient.

Il y passerait l'éternité, s'il pouvait.

Helena

1^{er} novembre 2007

Jour 1

Les côtes de la Californie du Nord s'éloignent, et l'estomac d'Helena se noue. Installée derrière le pilote, sous le vacarme des rotors, elle guette l'océan qui défile cent cinquante mètres plus bas.

La mer est agitée. Les nuages planent bas, et l'eau grise se fend d'écume. Et plus ils s'écartent du littoral, plus l'horizon s'assombrit.

À travers sa vitre ruisselante, Helena discerne une masse qui grandit au loin, une structure sortie de l'eau à encore deux ou trois kilomètres.

« C'est là ? crie-t-elle dans le micro du casque.

— Oui, madame. »

Calée contre les sangles de son harnais, elle scrute les manœuvres du pilote qui amorce sa descente vers le colosse de fer, d'acier et de béton dont les trois piliers plongent dans les vagues, comme un trépied géant. L'hélicoptère s'incline vers la gauche et décrit une lente courbe autour de la structure qui surplombe l'eau d'au moins vingt étages. Quelques grues pointent encore leur nez au-dessus du vide – reliques d'un passé de forages pétroliers. Mais l'installation a fait peau neuve, transformée et débarrassée de ses frusques industrielles. En examinant l'étage principal, elle distingue un terrain de

basket-ball, une piscine, une serre et sans doute une piste d'athlétisme tout autour.

Leur engin se pose. Les pales de l'hélice ralentissent, et un homme vêtu d'un bomber jaune approche au pas de course. Il lui ouvre la porte, mais Helena n'arrive d'abord pas à se défaire de ses liens, et le harnais ne cède qu'après plusieurs essais.

L'inconnu l'aide à descendre, l'invitant à poser le pied sur le train d'atterrissage avant de fouler l'hélicoptère. Il la guide jusqu'à l'escalier qui dessert l'étage principal. Le vent pénètre son sweat à capuche et son tee-shirt, mais avant qu'elle descende la première marche, le pilote coupe le moteur de l'hélicoptère et révèle le silence assourdissant de la pleine mer.

Au bas de l'escalier, Helena et son guide découvrent une immense étendue bétonnée où l'hôte des lieux s'avance déjà vers eux.

Le cœur d'Helena bat à cent à l'heure.

Avec sa barbe négligée, ses cheveux bruns balayés par le vent, son jean et son sweat-shirt délavé, Marcus Slade ne paie pas de mine. Inventeur, philanthrope et homme d'affaires à la tête d'une myriade de start-ups révolutionnant différents secteurs – stockage de données en ligne, transports, conquête de l'espace ou intelligences artificielles –, il est pourtant à seulement trente-quatre ans un des hommes les plus riches et les plus influents de la planète. Tout cela sans même avoir le bac.

Dans un sourire, il lance : « On va vraiment le faire ! »

Cet enthousiasme rassure Helena qui reste plantée devant lui, à se demander comment le saluer. Doit-elle lui tendre la main ? La joue ? Sans la moindre hésitation, Slade la serre chaleureusement dans ses bras.

« Bienvenue à la Station Fawkes, fait-il.

— Fawkes ?

— Oui, comme Guy Fawkes. Vous connaissez la comptine, "Souviens-toi, souviens-toi du cinq novembre" ?

— Oh. Bien sûr. À cause du souvenir ?

— Oui, mais surtout parce que j'adore bouleverser le *statu quo*¹. Vous devez avoir froid, rentrons vite nous mettre à l'abri. » Ils avancent vers la superstructure de cinq étages à l'autre bout de l'esplanade.

« Je ne m'attendais pas à ce décor, dit Helena.

— J'ai racheté cette plate-forme à ExxonMobil, il y a déjà quelques années, quand la nappe de pétrole s'est tarie. Je pensais d'abord y élire domicile.

— Vous y ménager une forteresse de solitude ?

— Exactement. Mais j'ai vite compris que je pouvais à la fois y vivre et m'en servir comme laboratoire de recherches. L'endroit est idéal.

— Pourquoi ?

— Pour un million de raisons, mais avant tout pour des questions de discrétion et de sécurité. L'espionnage industriel est monnaie courante dans mon domaine, et cette plate-forme m'offre une protection rassurante, vous voyez ? »

Ils longent la piscine bâchée, fouettée par le vent de novembre.

« D'abord, merci. Ensuite... Pourquoi moi ?

— Eh bien, simplement parce que vos découvertes vont très vite chambouler l'humanité.

— Comment ça ?

— Vous connaissez quelque chose de plus précieux que nos souvenirs ? Ils nous définissent, ils façonnent notre identité.

— Alors les quinze milliards de dollars que représente le marché des traitements de la maladie d'Alzheimer ne vous intéressent pas ? »

Marcus sourit.

1. Guy Fawkes (1570-1606) participe à la Conspiration des Poudres, un complot manqué visant à assassiner le roi Jacques I^{er} et à restaurer le catholicisme en Angleterre. Fawkes est arrêté le 5 novembre 1605 alors qu'il s'apprêtait à faire exploser la Chambre des lords.

« Je compte aider les gens, explique-t-elle. Je veux sauvegarder la mémoire de patients dont le cerveau se détériore. Leur créer une sorte de capsule temporelle qui conserverait leurs souvenirs essentiels.

— J'entends bien, mais voyez-vous une objection à ce que notre projet allie visées philanthropiques et commerciales ? »

Ils passent devant l'entrée d'une grande serre aux parois couvertes de vapeur et de gouttelettes de condensation.

« À quelle distance sommes-nous des côtes ? demande-t-elle en fixant l'horizon, où menace un nuage noir lancé droit vers eux.

— Deux cent soixante-dix-huit kilomètres. Votre famille et vos amis ont réagi comment en apprenant que vous partiez au bout du monde pour mener des recherches ultrasecrètes ? »

Comment répondre à cette question ? Toute sa vie se joue sous les néons des laboratoires et tourne autour du traitement des données brutes. Elle n'arrive jamais à atteindre la vitesse de libération qui lui permettrait d'échapper à l'irrésistible pesanteur de son travail – elle reste toujours obsédée par la santé de sa mère, bien sûr, mais s'acharne aussi par pure passion. Ses recherches représentent toute sa vie, et elle se demande souvent si ce symptôme ne trahit pas un défaut de sa personnalité.

« Je travaille beaucoup, dit-elle, et mon départ n'intéressait que six personnes. Mon père a versé sa petite larme, mais il pleure tout le temps. Les autres n'étaient pas vraiment surpris. Mon Dieu, c'est pathétique, hein ?

— À mon avis, une vie équilibrée est l'apanage de gens sans but. »

Elle y réfléchit. Au lycée, puis à la fac, on la sommait sans cesse de trouver une passion, une raison de se lever le matin et de respirer. Avec le recul, elle se rend pourtant compte que peu de gens en ont une.